

Document complémentaire pour le texte de Jacques Réda

Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*, 1977, Gallimard

Appuyé dans cette attitude pensive à mon guidon, je me propose de créer l'Union pour la Préservation des Terrains Vagues. L'U.P.T.V. Ce poème (si c'en est un) lui servirait de manifeste ou plutôt de préambule, puisque moi je n'entreprendrai rien, ne pouvant être à la fois dans les rues et dans les bureaux de cette ligue. Qu'elle demeure donc une sorte de confrérie elle-même assez vague, sans statuts, sans cotisations, afin que ni les journaux ni les politiciens ne la dévoient, en dépit de leur utilité pour refréner les promoteurs. Et au besoin les faire mettre en cabane, chaque fois qu'un de leurs chantiers attaque un ancien terrain vague ou en ouvre un nouveau. C'est pourtant le seul aspect positif de leurs ravages : entre l'écrasement opéré par les bulldozers et l'érection de ces Résidences qui semblent sortir d'un vieil album à la gloire de Lyautéy (si bien que des hectares entiers du Quinzième réalisent l'idéal de béton colonial de Fès ou de Rabat), un temps quelquefois assez long s'écoule, pendant lequel, à travers les barrières qui se déchaussent, on voit la végétation vigoureuse des ruines qui recroît. Je n'exigerai certes pas qu'on préserve tous les terrains vagues, parce qu'il faut prendre en charge des foules d'errants et d'expulsés, mais je constate que dans certains cas (peu nombreux à vrai dire) on y aménage des succédanés de squares ou de jardins. Or voilà contre quoi je m'élève, contre quoi proteste le fond insoumis de l'âme de l'homme et sans nul doute du chat. Une moitié au moins de ces espaces devrait être laissée à l'abandon. Avec le danger que représentent ces tas de planches et de plâtre, parfaitement, et l'insalubrité de ces épandages d'immondices et d'eaux sales. Faites à tout hasard piquer vos enfants contre le tétanos, la typhoïde, ils ne s'enhardiront jamais trop. D'ailleurs on aura soin de ne pas abattre les palissades, en tôles et madriers capables de résister cent ans. Car quelque agrément qu'on éprouve quand on y rôde, le terrain vague se déploie d'abord, entre ces interstices, comme un plan de méditation. La leçon tient dans sa seule présence de sauvagerie maussade, et mieux vaut s'abstenir d'en tirer une doctrine ou de l'art, tels ces francs-tireurs culturels de la rue Vilin (en dessous de la rue des Envierges), avec leurs fausses peintures naïves et le rose de leurs slogans. Comme eux j'essaierai d'émouvoir l'attention générale sur la nécessité de défendre le rêve garant de l'indépendance, mais en quoi consiste aussi le rêve, comment l'escamoter ? Terrain vague de l'âme et Dieu sait ce qui peut s'y produire, s'y glisser en fait d'ingénus poètes et de criminels. Ainsi travestir le terrain vague en cour de pouponnière, c'est risquer d'offusquer dans l'être la liberté du dieu, négligeant qu'il enseigne, autant qu'une obscure espérance, la solitude et l'effroi de la mort. Point. Je prononce ce discours à mi-voix devant la place Falguière, dont ne subsiste à peu près plus rien. De part et d'autre de la rue d'Alleray s'enfoncent des terrains vagues, mais c'est ma ruminant, non l'espace, qui provoque l'intérêt soupçonneux des passants. Dans ces cas-là je m'éloigne. Du reste, à peine fondé, je n'aspire qu'à dissoudre mon mouvement. Je n'y songe même plus déjà de l'autre côté de la place, rue de la Procession. Puis un bout de la rue de Gergovie (tout ce quartier est gaulois) et la rue Vercingétorix avec d'autres étendues de décombres ; expansifs comme des épagneuls, quelques arbres condamnés submergent une vingtaine de marches, la rampe de fer jusqu'à d'énormes pavés et, à droite au fond d'une impasse, des maisons sous un bouillonnement de minuscules fleurs blanches, tristes et intimidées comme les mariées des vieilles photos. Entretemps, le ciel rapide s'est recouvert. Je n'ai que deux minutes pour atteindre la gare qui commande le croisement des lignes de Montparnasse et de la Petite Ceinture dans son fossé ; d'où, sous cette station campagnarde, tout un labyrinthe à niveaux de souterrains sombres comme dans un fort. Mais je reste assis en haut sur l'unique banquette de la salle, auprès de la bascule à bagages qui ne doit plus guère servir, entre les rafales alternées de l'averse et des wagons.